

nuages; les flots étaient agités par un vent impétueux; les éclairs illuminaient le firmament; un pan de l'horizon au feu éclairait notre frêle gondole qui voguait en saisi.

Almah, silencieuse, contemplant les éléments en furieux me disant tout bas: "Vénèzia, je ne crains le danger que pour vous."

Elle était heureuse de se sentir balloter par les flots. Elle affrontait les périls en regardant le ciel.

Le clapotement des vagues, le roulement du tonnerre, la tempête, tout enthousiasmait son âme artistique, mais nous ne devions pas revoir ensemble le rivage.

Nous fîmes naufrage, notre gondole avait été le jouet du vent, et lorsque l'orage avait disparu, que l'aube radieuse remplaça les ténèbres, je me retrouvais sur une rive solitaire, me demandant où était mon Almah, et tous ceux que j'aimais en ce monde.

La pensée que la mort m'avait ravi cet être, mon Almah, mon seul bien sur cette terre, m'arracha un cri.....

Je languissais sur une rive déserte, cherchant à l'horizon l'ombre de celle qui m'était plus. J'apelais Almah, la nature était sans écho.....

J'arrosais de mes larmes un arbre solitaire et je regardais le Ciel en m'écrivant avec désespoir: "Seule encore dans ce vaste univers."

J'étais jetée sur un rivage inconnu, au milieu de quelques plantes qui fleurissaient à l'ombre de jolis arbustes, exhalant des parfums enivrants. Les vagues venaient se briser sur une plage sablonneuse et des oiseaux aux plumages brillants effleuraient la surface de l'onde, en chantant gaiement. Je pensais à Almah et je demandais aux flots s'ils me j'aimais tant.....

J'es-ayais péniblement de graver une colline, la douleur m'avait anéantie et je retombais sans force sur le gazon. Mon regard errait au hasard et ma pensée cherchait à lire dans les profondeurs de l'infini. L'espérance même m'avait abandonnée, quand une jeune Italienne passa près de moi.

Elle fut troublée en me voyant si pâle, quoique mes soupirs et mes pleurs lui révélèrent mes souffrances. Elle s'approcha de moi timidement en m'apprenant son nom.

J'étais sauvée; Almada allait guider mes pas chancelants. Je m'acheminais lentement vers sa chaumière, appuyée sur son bras protecteur. La route était longue, les sentiers étaient épineux, il nous fallait passer dans des broussailles, au milieu d'un grand bois et ma faiblesse était grande. Les rayons ardents du soleil ne ranimaient pas mes forces épuisées. Je souffrais, et Almada était inquiète. Nous étions silencieuses et son trouble me faisait craindre un nouveau danger. J'attendais un aveu, vain espoir.....

Je lui demandais une consolation: un sourire, parfois, se dessinait sur ses lèvres vermeilles, et ranimait mon courage.

Elle semblait indifférente à tout, ma voix suppliante même n'était plus entendue. Une pensée absorbait entièrement Almada. Un silence profond régnait autour de nous. Nous marchions, à pas lents, plongées dans une grande tristesse, et nous sommes arrivées à la chaumière en pleurant.....

Un petit chérubin jouait dans l'herbette. Il semblait triste en voyant une étrangère accompagnant sa mère, il craignait peut-être de ne voir posséder un fragment de ce cœur, qui lui appartenait tout entier.

Cette jeune femme souriait à cette enfant désolée, un tendre baiser déposé sur son front candide et pur me disait que sur ce petit être elle avait concentré toutes ses affections, toutes ses espérances.

Cette enfant était pour Almada un reflet de sa vie, un rayon de son âme, sa plus grande gloire. Elle le contemplant avec admiration et je regardais, avec tristesse, sa joie que donne seul un amour partagé.

J'enviai le bonheur d'être aimée, quand Almada pressa tendrement ma main brûlante en me disant: "Vénèzia, la sympathie est un lien du cœur qui nous unit toujours étroitement."

Je me sentais émue..... l'amitié d'Almada me faisait aimer la vie.

Son humble chaumière était isolée dans un valon inconnu; un petit ruisseau coulait discrètement en serpentant un chemin tortueux, mêlant le doux murmure de ses flots aux cris joyeux de son enfant.

Un morne silence régnait autour de ce vieux chaume, qui s'appuyait contre un grand arbre comme s'il devait le protéger contre de violents orages. Son feuillage touffu formait un épais rideau de verdure qui le cachait, aux indiscrets. Un pâle rayon de soleil glissait parfois à travers les branchettes et illuminait cet asile du pauvre que je partageais tristement.

J'appréciais les douceurs de la vie champêtre en admirant Almada parcourir son vergé désert. Elle ramassait en souriant un fruit jeté par le vent; elle cueillait la grappe de raisins oubliée par l'oiseau; elle s'efforçait de sa main nigoune les branches pendantes du mûrier et disputait une feuille à l'insecte indiscret. Almada dérobaît aux arbustes ses fleurs épanouies qui servaient de parure à sa belle Zagarita.

J'admirais tant d'amour et cette sollicitude, ce dévouement d'Almada pour son enfant. Mon cœur était oppressé, mon âme pleurait, j'étais avérée en pensant que j'étais orpheline, errant seule sur cette terre.....

V

Almada était pauvre; elle travaillait la nuit à la lueur d'une lampe blafarde et le jour, carassée par les doux rayons d'un soleil radieux, elle berçait son enfant en pensant à son bonheur et elle cherchait à l'horizon une lueur d'espérance.

Almada était attristée en songeant que Zagarita pourrait peut-être lui réclamer sa part d'héritage, ignorant que les flots avaient été le tombeau de son père et avait englouti cette barque qui était toute leur fortune. Elle soupirait au souvenir de tant de malheurs, et sa pensée s'inclinait devant l'ombre de celui qui n'était plus. Elle versait toute entière son âme en son âme, le récit narrant de ses chagrins m'arrachait toujours des sanglots, et je m'écriais: "Nous devions nous rencontrer sur la même route, car nous avons aimé et nous avons souffert."

Je me blâmais de ne pouvoir aider Almada; j'avais des frissons douloureux en la voyant polir le corail, car c'était à ce rude labeur qu'elle devait sa paisible existence. Elle devinait mes souffrances, et cherchait toujours à me consoler.

J'assistais chaque matin au réveil de Zagarita. La joie d'Almada était grande en contemplant sa ravissante enfant, en revoyant ses grands yeux bleus, ses boucles blanches douces par le vent, ses lèvres vermeilles balbutiant quelques mots dont elle possédait seule le secret.

(A suivre)

## LE STÉNOGRAPHE CANADIEN

BOITE DE POSTE 1887

ABONNEMENT: Un an, \$1.00; six mois, 50c

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à JOSEPH DE LA ROCHELLE, Éditeur du Sténographe Canadien, Montréal (Canada).